

## Notes sur la Prose du Transsibérien

L'instant décisif en photo est fugitif. Il disparaît immédiatement. Ce que nous photographions disparaît immédiatement. Je suis allée chercher cet instant avec de la peinture, des collages, des éclairages. Ces photos sont un conte, un embarquement. Je réunis les deux médiums, utilise les deux techniques, photographie et peinture. Elles se complètent. Par ailleurs l'observateur, en se figurant spontanément une peinture et en redimensionnant l'image à sa manière, fait disparaître l'objet photographique. Ce glissement m'intéresse : le travail du photographe disparaît, l'objet photographié a disparu.

*Sur des pièces de mobilier au 18<sup>e</sup> siècle, les **miniatures** divertissaient le regard. Petites scènes peintes, champêtres, religieuses, scènes de Métamorphoses. L'œil s'approchait du meuble en plongeant dans un monde. Diversions.*

Les peintures s'assemblent au sol. Sur la toile, des visions, des impacts. Je survole avec des brosses et différents médiums des paysages vécus sans les nommer. J'évacue l'autre réalité – j'évacue le but, j'évacue le résultat. Puis là un moment muet. Je photographie. Le silence relie un espace extérieur et un espace intérieur. Carnet de voyage dans ma peinture. Brute. Je n'achève pas la toile. Je photographie cette liberté. Par exemple celle du corps avec les matières. Couleurs coulures. Respirations danses. Peindre. Et rapporter quelques photos du voyage. Le voyageur n'a pas de plan déterminé.

*A Pékin il y a la foule, les bulldozers, la pop chinoise, la poussière et les klaxons. En même temps, simultanément, le silence existe dans un vœu, un temple. Devant une fleur fraîche. Un violoniste sous une grue. Le mouvement d'un poignet à l'arrière d'un bol de thé. Une posture de tai-chi sous un cerisier, un oiseau dans sa cage accrochée à l'arbre. L'infiniment petit absorbe immédiatement la tonitruance.*

*Aux poutres d'une pagode, un peu en altitude, des centaines de peintures représentent la vie quotidienne, des mythes, des oiseaux, des poissons, des panoramas. Ainsi le poisson au ciel. L'oiseau bleu derrière la moisson. Le pêcheur endormi assis sur un ponton. Le chercheur de lotus. Le départ solitaire des guerriers. L'œil puise, plonge dans l'esthétique et le symbolique. Ces*

*saynètes aux traits précis, de couleurs vives, ralentissent le regard et la marche. Au large le paysage réel – un lac, une brume, un horizon, des feuillages – se complète peu à peu avec les scènes sur les poutres. L’infiniment petit se loge devant l’infiniment grand. Nous marchons sous les poutres. Dans la marche : scansions, successions d’ouvertures sur les univers réels et sur les univers subtils. Qui se répondent sans s’opposer. Nous sommes au milieu. Les sabliers se posent à l’horizontale et nous voyons avec les deux plans.*

*Plus loin, des vieillards au soleil, pinceau en main, dessinent au sol des **idéogrammes d’eau**. Ces formes promises à l’évaporation disparaîtront à leur propre allure, de façon sublime, comme fane la nature en dégageant plus encore de beauté. Je ne sais si ces vieux-là écrivent des poèmes, réapprennent le mandarin non simplifié, font des offrandes au soleil ou suivent une ligne du Tao. Je ne sais pas.*

Prendre en photo des idéogrammes d’eau. Au sol la peinture va disparaître. Elle disparaît. Recouverte comme on quitte un paysage, un rivage, un continent pour partir dans un autre. Choses formées et choses détruites ne font qu’un. Le voyage photographique se poursuit. Le travail de postproduction consiste comme en peinture à ajouter des ombres, des glacis, nettoyer des blancs, souligner, assourdir. Je crée là un autre paysage, un rivage, un continent. Essaie d’ajouter du temps long, une histoire. Suivre le même élan, de la prise des pinceaux aux sélections des jpeg. Sans retour. Pas de filet. Pas de calques non plus. J’utilise autant le hasard que l’involu. In fine à l’écran, je tente de recomposer cet élan et l’imprécision de la trajectoire humaine – la mienne, la nôtre.

C’est la valeur de ce voyage qui importe. Le chemin. Pas le but ni le miroir. Ces photographies sont des départs. Des quais. Une *Prose du Transsibérien* – et Cendrars nous l’a fait prendre. Des petites gares reculées, au départ desquelles tous les voyages sont possibles.